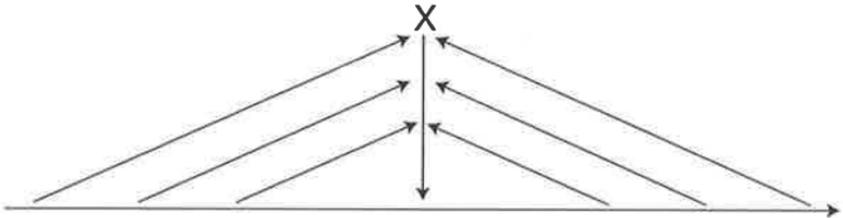


L'énigme : un fait dans la trajectoire humaine

L'affirmation d'une révélation résume la situation de l'esprit humain dans la conception et la réalisation du rapport avec le divin selon une alternative exprimée par le schéma suivant :



La ligne horizontale représente la trajectoire de l'histoire humaine au-dessus de laquelle se trouve la présence d'un X : le destin, le sort, le *quid* ultime, le Mystère, « Dieu ».

Tout au long de sa trajectoire historique, l'humanité a cherché, de manière théorique ou pratique, à comprendre le rapport qui existait entre sa propre réalité contingente, son caractère éphémère et son sens ultime. Elle a tenté d'imaginer et de vivre le lien entre son propre caractère éphémère et l'éternité. Supposons maintenant que l'énigme du X, la présence énigmatique qui se trouve au-dessus de l'horizon, sans laquelle la raison ne pourrait être la raison, puisque celle-ci est l'affirmation de la signification ultime, s'insère dans le fil de

l'histoire, dans le flux du temps et de l'espace, et qu'avec une force d'expression inimaginable elle s'incarne en un « Fait » parmi nous. Mais, dans cette hypothèse, que signifie « s'incarner » ? Cela signifie que l'on suppose que ce mystérieux X est devenu un phénomène, un fait normal que l'on peut constater dans la trajectoire de l'histoire et qui agit sur celle-ci.

Cette supposition correspondrait à l'exigence de la révélation. Il serait irrationnel d'exclure la possibilité que le mystère qui fait toute chose parvienne à s'impliquer dans la trajectoire de l'histoire, s'engage directement et personnellement avec l'homme : nous avons déjà vu que, en vertu de notre nature, nous ne pouvons pas mettre de limites au Mystère.

Par conséquent, étant donné que le fait est possible et l'hypothèse rationnelle, que nous reste-t-il à faire face à elle ? La seule chose à faire est de se demander : cela est-il *arrivé* ou non ?

Si cela s'était produit, ce chemin serait le seul, non parce que les autres seraient faux, mais parce qu'il aurait été tracé par Dieu. Historiquement, le Mystère se serait imposé comme un fait auquel toute personne qui s'y serait sérieusement et réellement confrontée ne pourrait se soustraire sans renier son propre parcours.

En acceptant et en parcourant ce chemin tracé par Dieu, l'homme pourra s'apercevoir que, en le comparant aux autres, celui-ci apparaît comme une synthèse plus humaine, plus achevée dans la valorisation des facteurs en jeu. En suivant ce chemin exceptionnel, je devrais *a priori* mieux comprendre aussi les autres chemins au fur et à mesure de leur découverte. Je devrais acquérir ainsi la capacité de saisir tout ce qu'il y aurait de bon dans les autres parcours. Ce serait une grande expérience de valorisation, remplie de magnanimité. Il s'agirait d'une expérience capable d'embrasser la totalité des valeurs, « catholique » au sens étymologique du terme : intégrale, universelle. Un document du concile Vatican II dit ceci : « L'Église catholique ne rejette rien de ce qui est vrai et saint dans ces religions. Elle considère avec un respect sincère ces manières d'agir et de vivre, ces règles et ces doctrines qui, quoiqu'elles diffèrent en beaucoup de points de ce qu'elle-même tient et propose, cependant apportent souvent un rayon

de la Vérité qui illumine tous les hommes. [...] Elle exhorte donc ses fils pour que, avec prudence et charité, par le dialogue et par la collaboration avec ceux qui suivent d'autres religions et, tout en témoignant de la foi et de la vie chrétiennes, ils reconnaissent, préservent et fassent progresser les valeurs spirituelles, morales et socioculturelles qui se trouvent en eux¹. »

Dans l'hypothèse où le Mystère qui se trouve au-dessus de l'horizon de chacun de nos pas d'hommes aurait brisé la ligne des arcanes et se serait engagé sur le chemin de ces pas, nous nous trouvons face à un changement radical qui distingue cette modalité « religieuse » de toute autre tentative de l'homme vis-à-vis de l'inconnu : mais considérer sérieusement la vérité de cette hypothèse ne peut rien enlever à la capacité attentive d'entrer en sympathie avec toute quête humaine.

Un renversement de la méthode religieuse.

Si l'on suppose que le Mystère est entré dans la vie de l'homme en lui tenant un langage humain, le rapport homme-destin n'est plus fondé sur l'effort de construction et d'imagination de l'homme, sur une étude consacrée à une chose lointaine, énigmatique, l'attente d'un absent. Ce rapport est au contraire une rencontre avec une présence. Si Dieu avait manifesté sa volonté particulière dans l'histoire humaine, s'il avait tracé son propre chemin pour l'atteindre, le problème central du phénomène religieux ne serait plus la tentative de se fabriquer la divinité, tentative qui exprime pourtant la plus grande dignité de l'homme : le problème serait centré sur le seul geste de la liberté qui accepte ou refuse. Voilà le renversement. L'effort de l'intelligence et de la volonté constructrice, d'une imagination effrénée, d'un moralisme compliqué, n'est plus central : il s'agit simplement de reconnaître ; c'est une attitude analogue à celle d'un homme qui verrait arriver un ami, le

1. *Nostra aetate*, « 2. Les diverses religions non chrétiennes », 28 octobre 1965.

distinguerait au milieu de la foule et le saluerait. Dans cette hypothèse, la méthodologie religieuse perdrait toutes ses connotations inquiétantes de renvoi énigmatique à quelque chose de lointain et coïnciderait avec la dynamique d'une expérience, l'expérience d'une présence, d'une rencontre.

Il est à noter que la première méthode favorise l'homme intelligent, cultivé, riche, puissant. La seconde favorise l'homme pauvre, ordinaire. La rencontre avec une personne présente est une évidence pour l'adulte comme pour l'enfant. Dans la dynamique révélatrice de cette hypothèse, l'accent ne serait plus mis sur le génie et le caractère entreprenant mais sur la simplicité et l'amour. L'amour représente la seule vraie dépendance de l'homme, l'affirmation de l'Autre en tant que consistance de soi-même, choix suprême de la liberté.

Quoi qu'il en soit, dans une telle hypothèse, l'affirmation de l'unicité du chemin qui s'ensuit ne serait plus l'expression d'une présomption mais l'obéissance à un fait, au Fait décisif du temps.

Reste une seule échappatoire : nier la possibilité même de ce Fait. Une telle faute contre la suprême catégorie de la raison, la catégorie de la possibilité, stigmatisait le petit frère de Graham Greene face à la haine implacable du « libre penseur » quand, dans *La Fin d'une liaison*, il démontrait sa profonde contradiction en disant que, selon lui, on faisait preuve d'une plus grande liberté de pensée en admettant toutes les possibilités qu'en en excluant une ¹.

Une hypothèse qui n'est plus seulement une hypothèse.

Nous avons vu que cette hypothèse est possible et que, si elle était vraie, elle révolutionnerait la méthodologie religieuse ; nous devons reconnaître maintenant qu'elle a été et qu'elle est considérée comme vraie dans l'histoire de l'homme. Le message chrétien dit : « Oui, c'est arrivé. »

1. Voir Graham GREENE, *La Fin d'une liaison*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1951, p. 711.

Représentons-nous le monde comme une immense plaine dans laquelle d'innombrables groupes d'hommes, sous la direction d'ingénieurs et d'architectes, s'épuisent, selon divers plans disparates, à construire des ponts avec des milliers d'arches entre la terre et le ciel, entre le lieu éphémère de leur demeure et l'« étoile » du destin. La plaine est recouverte d'un nombre incalculable de chantiers où l'on s'affaire fébrilement. À un moment donné, un homme arrive, embrasse d'un regard l'intense activité de ce travail de construction et soudain s'écrie : « Arrêtez-vous ! » Tous, les uns après les autres, à commencer par les plus proches, suspendent leur travail et le regardent. Il dit : « Vous êtes grands et nobles ; votre effort est sublime mais vain, car il n'est pas possible de réussir à construire une route qui unisse votre terre au Mystère ultime. Abandonnez vos projets, posez vos outils ! Le destin a eu pitié de vous. Suivez-moi ! Le pont, c'est moi qui le construirai : en effet, *je suis le destin.* »

Essayons d'imaginer la réaction de tous ces gens face à de telles affirmations. Les architectes d'abord, puis les chefs de chantier, les meilleurs artisans ne pourraient s'empêcher de dire à leurs ouvriers : « Ne cessez pas le travail, courage ! Remettons-nous à l'œuvre ! Ne voyez-vous pas qu'il est fou ? – Certes, il est fou », acquiesceraient les ouvriers. « On voit bien qu'il est fou », commenteraient-ils en reprenant le travail sous les ordres de leurs chefs. Quelques-uns, cependant, ne détachent pas leur regard de lui, sont profondément bouleversés, n'obéissent pas aux chefs comme la masse, s'approchent de lui, le suivent.

Sous la forme de cette allégorie, on retrouve ce qui, dans l'histoire, s'est produit et se produit encore.

Au point où nous sommes, nous ne nous trouvons plus devant un problème d'ordre théorique (philosophique ou moral) mais devant un problème historique. La première question que nous devons nous poser n'est pas : « Ce que dit le message chrétien est-il raisonnable ou exact ? » mais : « Est-il vrai que cela s'est produit ? », « Dieu est-il vraiment intervenu ? »

Bien que cela apparaisse implicitement dans ce que j'ai dit jusqu'à maintenant, je voudrais souligner la différence de

méthode que requiert l'examen de cette « nouvelle » question. Une telle différence pourrait être ainsi énoncée : alors que la découverte de l'existence d'un *quid* mystérieux, du dieu, peut et doit être effectuée par l'homme à travers une perception analytique de l'expérience qu'il fait du réel (et nous avons vu que l'histoire est riche d'exemples qui nous prouvent que c'est ainsi qu'elle est normalement réalisée), le problème dont nous parlons, étant un fait historique, ne peut pas être vérifié au moyen de la réflexion analytique sur la structure de son propre rapport au réel. C'est un fait qui est arrivé ou non dans le temps : ou bien il existe, ou bien il n'existe pas. Ou bien il est arrivé ou bien il n'est pas arrivé. Ou bien il est effectivement un événement dans l'existence de l'homme au sein de l'histoire, et l'on doit alors le reconnaître comme un fait, ou bien il reste une idée. Face à cette hypothèse, la méthode est l'enregistrement historique d'un fait objectif.

La question : « Dieu est-il vraiment intervenu dans l'histoire ? » doit alors surtout s'appliquer à cette affirmation sans pareille qui représente le contenu d'un message bien précis, elle doit se transformer en cette autre interrogation : « Qui est Jésus ? » Le christianisme surgit en réponse à cette question.

Un problème qui doit être résolu.

Dans *Les Frères Karamazov*, Dostoïevski écrit ceci : « La foi se réduit à ce problème angoissant : un homme cultivé, un Européen de notre époque, peut-il croire, vraiment croire, à la divinité du Fils de Dieu, Jésus-Christ ? » C'est au niveau d'une telle interrogation que se joue désormais la question religieuse : en tout cas, pour quiconque a entendu cette nouvelle, le simple fait qu'il y ait ne serait-ce qu'une personne pour affirmer « Dieu s'est fait homme » pose un problème radical et que l'on ne peut éliminer pour la vie religieuse de l'humanité.

Dans son *Journal*, Kierkegaard écrit ceci : « Humainement parlant, la forme la plus basse du scandale est de laisser sans solution tout le problème concernant Jésus-Christ. La

vérité est que l'impératif chrétien a été complètement oublié : tu dois. Que le christianisme te soit annoncé implique que *tu dois* prendre position face à Jésus-Christ. Sa personne ou le fait qu'Il existe ou le fait qu'Il ait existé est la décision de toute l'existence. » Par leur radicalité, certains appels, lorsqu'ils sont perçus par un homme digne de ce nom, ne peuvent être éludés, censurés. L'homme est contraint de dire oui ou non. Parce qu'il lui parvient la nouvelle qu'un homme a déclaré « Je suis Dieu », l'homme ne peut s'en désintéresser. Il devra tenter de parvenir à la certitude que ce message est vrai ou qu'il est faux. Un homme ne peut accepter passivement d'être détourné, distrait d'un problème de ce genre, et c'est dans ce sens que Kierkegaard emploie le terme « scandale » selon son étymologie grecque, *skándalon*, qui signifie « empêchement ». Il s'empêcherait d'être homme, celui qui tôt ou tard laisserait passer ses chances de se faire une opinion personnelle sur le problème de Jésus-Christ. Incidemment, je voudrais souligner que l'on peut être convaincu de vivre en chrétien, inséré dans ce que j'appellerais une « troupe » chrétienne, sans que l'on ait réellement résolu ce problème pour soi-même, sans que l'on se soit personnellement affranchi de cet empêchement.

Un fait a quelque chose d'inévitable. Dans la mesure où le fait a un contenu important, l'éluder, avec la distraction persistante et irrationnelle dont l'homme est paradoxalement capable, déforme gravement la personnalité humaine. Si un homme conduit une camionnette sur une route de deux mètres de large et se trouve soudain face à un éboulement, il ne pourra plus avancer et devra s'efforcer de résoudre le problème. Ce conducteur se trouverait confronté à ce que Kierkegaard appelait dans le passage cité un « devoir », un impératif, un problème qu'il faut résoudre.

Ainsi, l'impératif chrétien est que le contenu de son message se pose en tant que fait. On ne le soulignera jamais assez. Une insidieuse déloyauté culturelle a rendu possible, avec le concours de l'ambiguïté et de la vulnérabilité même de chrétiens, la diffusion d'une vague idée du christianisme en tant que discours, doctrine et, par conséquent, fable ou morale. Non : le christianisme est avant tout un fait, un événement, un homme qui s'est fait homme parmi les hommes.

Cependant, l'impératif concerne aussi un autre aspect de ce fait : la venue de cet homme est une nouvelle transmise jusqu'à nos jours ; jusqu'à nos jours, cet événement a été proclamé, annoncé comme l'événement d'une Présence. Qu'un homme ait dit : « je suis Dieu », et que cela soit rapporté comme un fait présent est quelque chose qui nécessite impérativement une prise de position personnelle. On peut en sourire, on peut décider de ne pas s'en préoccuper : cela signifiera de toute façon que l'on a décidé de résoudre le problème de manière négative, que l'on n'a pas voulu prendre acte du fait que l'on se trouve face à une proposition dont les termes ne pourront jamais être surpassés par l'imagination humaine.

Voilà pourquoi il est si fréquent que la société ne veuille rien savoir de ce message, qu'elle veuille le confiner dans les églises, dans les consciences. Ce qui dérange, c'est justement la perception de l'énormité des termes du problème : qu'Il ait ou n'ait pas existé ; ou mieux, constater ou ne pas constater qu'Il *existe* ou qu'Il *ait existé*, telle est la décision la plus importante de la vie. Aucun autre choix que la société propose comme important ou que l'homme croit tel ne possède cette valeur. Et cela ressemble à un ordre ; affirmer le contenu du fait chrétien semble être du despotisme. Mais est-ce du despotisme que de proclamer un fait survenu, si grand soit-il ?

Un problème de fait.

Il faut bien se rendre compte que le problème concerne une question de fait. Il est désolant, du point de vue de la raison, que tous datent les événements à partir de la naissance de Jésus-Christ, alors qu'un si grand nombre ne s'est jamais demandé en quoi consiste, historiquement, le problème de Jésus-Christ. Il ne s'agit pas d'un problème d'opinion ou de goût personnel ni d'analyse de l'esprit religieux. Une recherche sur le sens religieux ne permet pas de comprendre si le christianisme nous transmet une nouvelle vraie ou fausse. J'ai déjà énoncé cette position dans le premier volume de ce

cours¹ : la méthode est imposée par l'objet, elle n'est pas déterminée par le sujet. Le sens religieux est un phénomène personnel, c'est pourquoi nous avons défini comme méthode d'approche (approche qu'il convient toujours de renouveler) la réflexion sur soi-même. Que Jésus-Christ ait dit ou non être Dieu, qu'il soit ou non Dieu et qu'il soit encore parmi nous aujourd'hui est un problème historique. C'est pourquoi la méthode doit être adaptée, et adaptée à la gravité du problème.

À ce propos, je voudrais faire une brève parenthèse. On entend parfois des réflexions de ce genre : « Les chrétiens ont Jésus-Christ de même que les bouddhistes ont Bouddha et les musulmans Mahomet. » Il est évident que de telles phrases sont le fruit de l'ignorance. Il convient cependant de s'en rendre compte, ne serait-ce que brièvement.

Le message chrétien est le suivant : un homme qui, en mangeant, en marchant, en vivant normalement une existence d'homme a dit : « Je suis votre destin », « Je suis Celui dont tout le cosmos est fait. » C'est objectivement le seul cas historique où un homme s'est, non pas de manière générale « divinisé » mais substantiellement identifié à Dieu. Du point de vue de l'histoire du sentiment religieux de l'humanité, il convient d'observer que le génie religieux de l'homme est d'autant plus grand qu'il perçoit, qu'il expérimente la distance, l'abîme qui le sépare de Dieu ou la suprématie de ce dernier, la disproportion entre Dieu et l'être humain. L'expérience religieuse est justement la conscience vécue de la petitesse de l'homme, de l'incommensurabilité du mystère. On raconte que saint François d'Assise fut surpris dans le bois de la Verna, face contre terre, la tête entre les mains, en train de répéter : « Qui es-tu ? Qui suis-je² ? », établissant ainsi la différence abyssale entre les deux pôles, l'homme et Dieu, qui créent l'attrait du

1. Voir L. GIUSSANI, *Le Sens religieux*, Paris, Éd. du Cerf, vol. I, 2003, p. 12-16.

2. Voir San FRANCESCO D'ASSISI, « Della terza considerazione delle sacre sante Istimate », extrait de : *I Fioretti di san Francesco*, dans : *Fonti Francescane*, Bologne, Movimento francescani, 1977, p. 1594.

sentiment religieux. Plus ce sentiment est profond, plus il est comme un éclair qui jaillit, lumineux et brûlant, et plus l'homme perçoit la différence de potentiel entre ces deux pôles. Plus l'homme a le génie du religieux, moins il est tenté de s'identifier au divin. L'homme peut certes agir en s'imaginant « être » Dieu, mais théoriquement, il est impossible de concevoir une identification. L'homme ne peut structurellement identifier au tout son évidente incomplétude, sauf en cas de pathologie manifeste et retentissante. Le dynamisme normal de l'intelligence ne rend pas possible cette tentation, car toute tentation devrait, pour subsister, provenir d'une vraisemblance, d'un semblant de possibilité ; or, que l'homme se prenne vraiment pour Dieu est dépourvu de vraisemblance, d'un semblant de possibilité.